

Une première GAV



castorman

Une première GAV

Le récit d'une garde à vue singulière
avec les Soulèvements de la Terre

A toutes les camarades qui se soutiennent. A toutes les personnes qui n'ont pas la chance d'être soutenues. A toutes les personnes qui sont un peu trop foncées de peau pour la Police. A toutes les personnes à qui la vie n'a pas donné les moyens de comprendre comment sortir de là sans perdre leur humanité.

1 Quand ça vous tombe dessus

Nous sommes un peu moins de deux cent, habillées de combinaisons blanches et de masques de carnaval, et épaulées de 7 tracteurs symbolisant aussi la perte de nos moyens de subsistance. Nous sommes devant l'entrée d'une cimenterie Lafarge-Holcim près de Nantes.

Mais nous ne sommes pas seules. Une Compagnie Républicaine de Sécurité (des CRS) nous attend de pied ferme. Peut-être que les tracteurs qui faisaient route il y a peu encore sur le périphérique leur ont mis la puce à l'oreille en ces jours d'appels à actions contre le béton. En tous cas ils sont là avant nous...

Nous considérons donc que la neutralisation de la cimenterie prendra la forme d'un blocage de l'entrée du site, et donc du rond point secondaire et peu passant de cette zone industrielle et commerciale. Très vite nous nous faisons charger et gazer, sans sommation.

Et dans une atmosphère irritante, et épaissie autant de la brume matinale que des gaz lacrymogènes, nous entamons un petit volleyball sur le rond point, engoncées dans nos combinaisons blanches, et le sourire aux lèvres derrière nos masques FFP2.

Alors que nous décidons tout juste de notre départ dans le calme, nous constatons que le périphérique de Nantes est bien vide. Surgissent alors une demie-douzaine de voitures de Police qui passent le pont attendant, d'où sortent déjà une série de policiers en armure et en armes. En tournant les yeux vers la gauche c'est alors une série pratiquement identique de camionnettes de CRS dernier cri qui vient du périphérique. La CRS 82 paraît-il. La dernière voie de sortie du rond-point se trouve alors immédiatement obstruée de la

même manière. Nous sommes encerclés, plus aucune voie de sortie n'est possible. Nous sommes au milieu d'une « nasse », dispositif interdit par la loi il y a quelques années.

Nous nous regroupons donc sur le rond-point. Le commandement de cet attroupement policier, alors qu'aucune sommation légale n'est encore entendue, indique à quelques personnes de chez nous qu'ils sont là pour notre sécurité, que si nous allons sur l'herbe du rond-point et que nous quittons l'asphalte, nous ne gênerons plus la circulation et qu'ils nous laisseront tranquilles.

Sur l'herbe, je transmets l'info et au même moment je vois trois camarades se faire entraver par des assauts en armures. Je suis le mouvement de camarades vers le Commandant pour lui signaler combien il est difficile à suivre des consignes qui vont dans le sens contraire des actions de ses hommes. Il nous répond que c'est une question de coordination et que tout cela sera sans conséquence puisque ses ordres à lui sont ceux qui priment.

Je me retourne encore vers le rond-point et vois à nouveau des arrestations. Je m'écrie « Ben non, ne l'embarquez pas elle, elle n'a rien fait » « Mais non, pas lui » « Mais qu'est-ce que vous faites, nous sommes sur le rond-point, nous ne gênons plus personne » « Mais arrêtez d'embarquer n'importe qui, vous tapez au hasard là ! »... Et c'est à ce moment que j'ai dû atteindre la limite nerveuse d'un agent zélé, qui se retourne vers moi et ordonne à ses zbires « lui là, on l'arrête ». « Oh bah non, pas moi » me vois-je obligé de répondre.

Après 5 foulées pour tenter de leur réchapper, me voilà entouré de deux gorilles qui contrarient mon élan pour me ramener en contre-

bas vers leurs camions derniers cri. Je me suis fait avoir... alors que je n'ai fait que manifester calmement et sans toucher à rien.

#loose #epicfail

Et au fait on ne s'est pas présentés : moi c'est Castor.

2 Un peu de contexte

Lafarge-Holcim, groupe bétonnier propriétaire de l'entreprise à laquelle nous faisons face, est un des plus grand producteurs de béton de ce monde qui s'effondre sur lui-même, collaborateur de régimes autoritaires et terroristes (dont Daech), acteur majeur du troisième secteur contribuant au chaos climatique et à l'effondrement de la biodiversité en cours.

De notre côté, nous sommes identifiés publiquement comme les Soulèvements de la Terre, mouvement populaire, paysan, syndicaliste, autonome, révolutionnaire, de défense du vivant, de l'eau et des terres... et déter ! Nous sommes une bête noire pour le Gouvernement et le Ministre de l'Intérieur Darmanin.

Nous venons d'échapper à une dissolution administrative grâce à un arrêt à double tranchant du Conseil d'État. Darmanin nous haït. Nous représentons tout ce qu'il ne supporte pas. L'émancipation et la fureur de vivre. Le joyeux bazar créatif. Une démocratie foutraque qui ne sait pas trop où elle va vraiment, mais qui y va. Une forme de chose publique, de res-publica, qui échappe à l'État tel qu'il est aujourd'hui. Un poil à gratter dans ses chaussures de sport à semelle carbone, pur produit de l'innovation de la « *French Tech* », « *made in RPC* ».

Nous sommes donc près de deux cent ce matin-là devant cette usine-là à prendre nos responsabilités dans l'immense engrenage de la croissance et de la bétonisation du vivant et de nos humanités. Nous sommes des paysannes, des menuisiers, des chauffeuses de bus, des informaticiens, des éducatrices spécialisées, des profs, des dirigeantes de coopératives, et même sans doute quelques chômeurs

ou des personnes sorties du système capitaliste. Nous avons suspendu nos vies, nos travaux, nos obligations familiales, nos loisirs pour nous rendre disponibles ce matin-là, ce lundi matin de décembre 2023, à Nantes (Saint-Herblain en fait), pour tenter de neutraliser symboliquement cette usine de destruction de masse.

Et ça ne plaît pas à l'ordre gouvernemental.

La Police a donc voulu me prendre ma liberté pour me châtier de notre outrecuidance. Je me retrouve donc entravé les mains dans le dos, assis au sol adossé à un camion de CRS, entouré de dix autres camarades malchanceux. Je ne suis pas seul.

Enfermez-en une poignée, et c'est une brassée qui viendra gonfler nos rangs.

3 Vers mes 33 heures de cellule

Cette « CRS 82 » est relativement courtoise, en plus d'avoir du matos dernier cri. Mais ça n'empêche pas mes gardiens de rapidement me demander de me débarrasser de ma combinaison blanche, avant de m'entraver les mains dans le dos. On passe l'angle du camion et ils me font asseoir au sol.

A côté de moi, « Gérard », une camarade que je connais peu mais avec qui je m'entends bien. Yes, un visage connu. Et puis je lève la tête et là j'ai au moins 7 camarades déjà entravés·es. Et beaucoup de visages déjà vus. Déjà on se tient plus chauds.

Niveau émotions, à ce moment-là, je suis parfaitement calme. J'étais aussi parfaitement en maîtrise de moi-même quand je brayais sur les policiers qui arrêtaient tout le monde en brassant du vent. Par contre, entouré de mes mâtons, le stress était beaucoup plus haut : bouche sèche, cerveau qui cogite dans tous les sens « merde j'ai gardé mon blister de Lycamobile dans mon sac banane » ; « comment je peux me débarrasser de cette foutue combinaison, et de ce masque ? » ; « est-ce que je peux m'échapper... mais non maintenant je me suis fait prendre, j'assume pleinement mes positions politiques... » « Vas-y mon gars, tu es parfaitement légitime, garde la tête haute. ».

Mais bref, je suis entravé, j'ai déjà une douleur à l'épaule, mon nez me gratte et il ne m'est pas possible de l'atteindre tout seul. Heureusement Gérard me prête son genou, et ça va beaucoup mieux. Mais le temps est déjà long.

Certaines d'entre nous donnent des identités imaginaires. Il faut réussir à la tenir. Moi je suis trop inexpérimenté... J'ai filé ma carte

d'identité presque direct. Iels m'impressionnent. Si je suis là, c'est que je suis bien à ma place. N'aie pas de doute là-dessus Castor.

A un moment on me demande ma taille. Quelle drôle de question. Je suis directement suspicieux... « Je n'ai rien à déclarer ? » on m'a dit. Et paf, je défaille. Je donne une taille un peu bidon proche de la mienne. Trop bizarre.

Au bout d'une demie-heure sans doute, on me fait me lever et on m'amène, toujours entravé, dans une estafette. Là-dedans, c'est un grand confessionnal, avec 5 petites cabines. On me met dans la première au fond. Mais ici, le curé, il est en uniforme avec une gazeuse accrochée à la poitrine. Et c'est parti pour de la sirène, « pinpon » dans toute la ville jusqu'au Commissariat central de Nantes. « L'Hôtel de Police »...

Et puis on se retrouve à 5 dans le hall d'accueil, toujours entravés pour une part d'entre nous. L'estafette repart « pinpon » vers les autres gardées à vue, pour les ramener. Je suis le premier de la file. Un flic vide mon sac, au sens propre. Merde, elle fout quoi là ma doc anti-rep (anti-répression) de l'A69 (datant des 20-21/10/2023 près de Castres contre la construction d'une autoroute) ? Ah zut, le voilà mon blister LycaMobile... Ahaha ils auront mes badges syndicaux et BNM (Bassines Non Merci). Aïe aïe aïe, mais pourquoi mes notes du procès de Niort (28/11/2023, procès des anti-bassines) sont encore là, je pensais les avoir brûlées ?? Et l'autre là, qui nous prend pour des merdeux « pue la pisse »... il ne faut pas s'étonner que ça chmouk mon sac de bouffe, j'ai prévenu qu'il y avait un camembert là-dedans. Quelle condescendance !

Et puis le premier OPJ (Officier de Police Judiciaire) m'interpelle. « M. Castor, vous me suivez ? ». « Vous me confirmez votre

identité ? » (oui) « Vous souhaitez contacter une personne de votre famille ? » (oui) « Vous souhaitez contacter votre employeur ? » (non) « Vous souhaitez voir un médecin ? » (oui) « Vous souhaitez voir un avocat ? Commis d'office ? » (oui Maître XXX). Bon là j'évite le coup du « je n'ai rien à déclarer ». Petit stress. Comment mes proches vont vivre cela ? Heureusement j'ai préparé il y a peu mes garanties de représentation (me permettant de démontrer à un juge que je ne vais pas prendre le premier avion pour fuir à l'étranger) avec quelques instructions pour elleux.

Je me sens un peu résigné. Je rentre dans une sorte d'état d'esprit de soumission. « Je dois suivre les ordres ». Je suis effrayé par la facilité avec laquelle je glisse dans ce mécanisme, et par mon absence de solution pour l'éviter. La société m'a bien programmé à rentrer dans le rang... et pourtant je ne me pensais vraiment pas comme la personne-type à ce propos.

Et on me demande de me mettre face caméra pour une séance photo. Trois flashes bien violents, dont le dernier avec une impression de me faire draguer par le photographe. Je suis les instructions. Je rentre dans le moule de la GAV (garde à vue).

Et, enfin, on me retire mes entraves.

4 Cellule d'enfermement

Je parcours les longs couloirs inutiles de l'Hôtel de Police. J'arrive devant un genre de « bureau d'accueil » supra austère. Je me dis direct « wow ces gens-là bossent ici tous les jours depuis des années, sans lumière du jour, dans cette crasse ? ». Et encore, je n'avais pas encore vu le reste des « locaux »...

On me demande de me débarrasser de mon manteau, de vider mes poches, etc. puis on m'emmène vers ma cellule. Je réalise que je vais devoir bien m'habituer à être constamment escorté.

Là je dois enlever mes chaussures et ... mes lunettes. Nan mais sérieux ?! Et la porte de la cellule s'ouvre. C'est une cellule collective, soulagement. Et ... Mais c'est le camarade Paulette qui est là ?! Paulette c'est le compagnon de Gérard qui m'a prêté son genou il y a une grosse heure. C'est aussi un copain avec qui j'ai vécu des aventures fortes chez dans un autre collectif de désobéissance civile (un peu plus « old school »), il y a des années. Sa présence me fait tellement de bien ! On va au moins pouvoir se dire des bêtises et s'amuser un peu.

En plus de Paulette, il y a deux personnes noires. L'une est tout à fait avenante, l'autre semble dormir. Je leur donne mon poing pour un check. Rapidement, Mich et Dan nous rejoignent. Puis JJ et Lo, deux camarades paysans qui bossent sur la même ferme, et qui étaient en tracteur.

Bon ben on va essayer de transformer ce temps contraint en un temps choisi. Cette cellule de 16m², tout de béton froid, on va essayer de la transformer en salle de formation, de jeu ou que sais-je ? On va avoir

le temps pour y réfléchir je crois. Et on peut compter sur Paulette pour la créativité !

5 Retrouver sa statue intérieure

Quand les choses commencent à s'installer dans la cellule, nous faisons le point sur le cadre de la garde à vue. Entre nous, les expériences ne sont pas les mêmes. Moi c'est ma première fois. Mich ça fait peut être la huitième garde à vue qu'il fait. Il en est déjà à plusieurs condamnations (sursis, ineffectif) pour refus de donner ses empreintes digitales et son ADN. Ulrich à côté de nous, qui est là pour des soupçons liés aux stupéfiants, en est à sa quatrième garde-à-vue et a diverses expériences du système.

Bref, arrive un temps où un agent ouvre la cellule et appelle Mich :

- Oui c'est pour quoi ?
- On ne vous demande pas votre avis, vous êtes convoqué.
- C'est entendu, mais je ne viendrai pas si je ne sais pas pour quelle raison vous m'appellez.
- ... c'est pour prendre votre signalétique [empreintes digitale et photo, NDLR] et votre prélèvement ADN
- Ok merci. Je préfère rester ici.
- Mais ? On ne vous demande pas votre avis.
- Non non j'entends bien, mais je ne souhaite pas venir pour autant.
- C'est interdit ce que vous faites là Monsieur.
- Oui j'en ai bien conscience, mais je préfère quand même rester là.
- Vous savez que c'est un délit, qui ouvrira la voie à un procès et à des peines d'amende et peut être même de prison.

- Je suis bien au courant. Je vais rester ici. Et puis vous savez, ce n'est pas parce que c'est illégal de s'y opposer que ce n'est pas possible. Et puis c'est interdit mais pas poursuivi.
- Comment ça pas poursuivi ? Nous n'allons pas laisser passer ça vous savez ?
- Oui c'est illégal mais cela n'entraîne pas de condamnation. Je vais rester tranquillement assis en cellule.
- C'est incroyable. Bon, et bien restez-y. C'est votre liberté qui est en jeu après tout.
- C'est exactement ça. Bonne journée M. l'agent.

Cet échange éclairera une voie qui sera décisive pour moi. En effet il m'est impensable de donner mon ADN, inacceptable même. Mais pour moi la situation dans laquelle je vais devoir affirmer ce choix est totalement obscure. La position de Mich rend les choses parfaitement limpide alors. Et puis fondamentalement je ne veux pas non plus donner mes empreintes digitales. Se retrouver dans le fichier des criminels pour un acte politique ? Pas possible.

Alors quand vient le tour de Dan, puis mon tour, les choses sont bien plus simples. « Je suis bien ici. » « Je souhaite rester en cellule ». Basta.

C'est le point de départ d'un renouveau de dignité pour moi. Ils auront temporairement capacité à restreindre mes déplacements, mais ils n'auront pas ma liberté. Ma statue intérieure s'est alors redressée. Je suis peut être en garde à vue, mais vous ne m'avez pas attrapé. Je suis encore maître de mon destin.

Désolé les gars, mais je reste en cellule et mon corps m'appartient. Et avec cette simple exigence politique je sens ma statue intérieure déjà se redresser. Ça sera sûrement le point de bascule de ma GAV.

6 Être auditionné par son OPJ

En début d'après-midi, je suis entendu par mon OPJ.

Petite identité, nom et prénom des parents... « êtes-vous propriétaire ? » « avez-vous un emprunt à rembourser ? », de jolies questions de classe... servant aussi à déterminer si je « mérite » ou pas une détention provisoire dans l'attente d'un éventuel procès. Là-dessus je réponds, me disant que dans le quart d'heure il serait mal venu de ne pas profiter de l'effet d'adhésion de classe... car je suis en effet propriétaire et je rembourse un emprunt, comme tous les honnêtes citoyens dans ce monde capitaliste. Sarkozy disait bien « ce que je veux moi, c'est une France de propriétaires. » Vivent les communs ! Avec ça j'éviterai peut-être une détention préventive...

Bref, et puis arrivent les questions sur le sujet qui nous intéresse. Là, je n'ai plus rien à déclarer. Je fais valoir mon droit à garder le silence. Et ça, ça a tendance à irriter mon OPJ, que je surnommerai « Digitale ». Je trouve que ça lui va bien...

Et me voilà de retour en cellule. Ça n'aura pas duré 15 minutes. Je n'aurais pas réussi à savoir si mes proches ont été prévenus, si quelqu'un sait où je suis. Seule question intéressante dans le lot, à laquelle je réponds de la même manière que les autres : « Par quelle organisation vous êtes-vous retrouvé dans cette manifestation ? ». Sans doute mes badges ont-ils semé le doute... « Je n'ai rien à déclarer » bien sûr.

Finalement ce n'est pas si difficile de tenir. Merci à ma petite statue intérieure. Elle est la gardienne de ma dignité.

7 Retourner en cellule

Digitale me ramène en cellule. On passe porte après porte dans ce grand Hôtel de Police. A chaque fois je glisse un « merci » à l'OPJ. Et puis à un moment je me dis que c'est quand même bizarre de ne savoir parler à un être humain qu'avec des « je n'ai rien à vous déclarer » et des « merci ». Alors je le lui dis. Et elle de me répondre « Non mais vous savez, quand nos parents nous ont appris des automatismes, on les conserve. » C'est proprement hallucinant ! Si je lui dis merci, ça serait par simple automatisme. Je lui rétorque franchement que si je dis ça, c'est sincère, pas un automatisme. Elle ne trouve rien à y répondre apparemment.

On se trouve devant le SAS d'accès aux geôles et un détenu attend avec son OPJ. Et ce dernier d'interpeller Digitale « et alors, ça se passe comment avec les pue-la-pisse ? ». Je me gratte expressément la gorge. « Ah mince... vous êtes l'un deux... ouais bon je ne dis pas ça... » Je le coupe. « Je suis désolé mais vous tenez des propos injurieux. Personnellement je me lave tous les jours et, j'imagine autant que vous. »... et l'autre, super gêné, tente de trouver des justifications. « Vous devriez surveiller vos propos. Je vous rappelle que ce sont nos impôts qui paient vos pensions ». Je ne l'écoute déjà plus.

Il est sans doute autour de 14h30. Difficile de garder des repères dans ces pièces sans ouverture sur l'extérieur, sans repère temporel. J'ai demandé à 11h de voir un médecin, normalement ils ont 4h pour ce faire, et rien encore. Je prends un traitement de fond pour une maladie chronique... et déjà j'ai oublié ma dernière prise. Bref, c'est pas chouette. Et à ce sujet, je vais attendre jusqu'à 18h passées pour enfin, me voir prescrire une ordonnance, qui indique « prise du

traitement le soir ». Pour la peine, la médecin note aussi ma douleur à l'épaule et le retard pour la voir, avec l'urgence du traitement.

En cellule, disons-le franchement, on s'emmerde. A notre disposition, nous avons des couvertures de survie et des matelas. Voilà tout. Mais c'est une cellule collective. Donc on se fait des petits jeux oraux. « A quoi je pense ? » « Contact »... Bref, on passe le temps, et on se fait des bonnes parties de rire au passage. Et puis c'est toujours un p'tit plaisir d'imaginer nos geôliers nous voir nous bidonner sur leurs caméras de surveillance, alors qu'on est sensés être en taule.

Et puis à un moment Paulette s'énerve : « je peux pas rester comme ça dans ce théâtre d'ânes sans me déguiser ». Il prend sa couverture de survie, la passe sur sa tête, en fait une cape, fixée par un joli nœud qui finit telle une plume d'Indien. Il se met dos à la porte de la cellule, retire son tshirt qu'il fixe à sa taille. Prend un air digne, menton relevé et bras croisés. Et là, une clef tourne dans la serrure. « Monsieur Paulette ? ». « Oui... c'est moi ». « Veuillez nous suivre pour une audition s'il vous plaît. » « D'accord ». Et le voilà qui fait dignement demi-tour, sous les yeux totalement éberlués du gardien et de son OPJ. Il va traverser tout l'Hôtel de Police dans cet accoutrement, aller et retour. Et nous, pliés en deux dans la cellule, à rire comme des gamins de tous nos poumons. Cette scène restera gravée dans ma mémoire bien longtemps je crois. Un improbable délire. J'ai rarement vu mieux.

En fait, la cellule, en dehors du fait de se sentir un peu coincé, c'est trois trucs un peu chiants qui, ramenés sur des dizaines d'heures, finissent par ressembler au supplice de la chèvre (une petite léchouille de chèvre, répétée des centaines de fois qui finit par rendre

fou) : le bruissement assourdissant de huit couvertures de survie et leurs hôtes, la bouffe ignoble du genre Sodexo de chez Netto, et des stores le plus souvent fermés dans une pièce sans ouverture. Pour ces derniers, heureusement il y a quelques policiers (en général pas les geôliers, mais plutôt un OPJ ou l'agent en charge de la signalétique) qui, rapido en passant, les réouvrent de temps en temps... jusqu'à ce que Rumex, le taulier en chef, ne repasse pour tout refermer.

Bon heureusement, quand les stores sont ouverts (ou mal fermés), notre cellule se situe juste devant les WC. L'inconvénient c'est qu'on peut moins se dégourdir les jambes. L'avantage par contre c'est qu'on peut voir tous les camarades défiler. On se fait des signes, on se donne des infos comme on peut (la cellule est super bien isolée phoniquement). Et puis on se soutient. C'est notre seul contact avec des infos venant de l'extérieur en fait... même si cet extérieur ne dépasse pas les murs du bâtiment. Mais ça réchauffe le cœur.

8 La délicatesse policière

Dans le genre anti-supplice de la chèvre, nous avons nos geôliers, et même les OPJ. Là ce ne sont pas des irritants « longue durée », car ils ne passent que très rapidement à notre contact finalement (au regard de la durée de la garde-à-vue). Par contre, ça fait rapidement des grosses cicatrices.

Remarques masculinistes, homophobes, transphobes... mais surtout des comportements de francs fascistes, et des remarques ouvertement racistes.

« Rumex », notre geôlier en chef, porte des gallons de l'armée sur son uniforme civil de Policier. Je lui pose la question, car ça me surprend. En fait ce Monsieur a servi dans l'armée, et a donc le droit de voir ses gallons le suivre dans la Police. Il a aussi servi pour Bokassa, empereur et dictateur de Centrafrique, bien connu pour ses diamants. Plus tard il fera une remarque bien stigmatisante à un co-détenu noir ayant des origines congolaises :

- C'est moche de dire ça. Vous tenez là des propos racistes, lui dis-je.
- Ah ben tiens, moi je connais bien le Congo. J'ai servi là-bas. Ah ben au moins la vie là-bas ça ressemblait à quelque chose. Ça c'était de la civilisation. J'adorais mes petits noirs, quand ils venaient me servir mon petit déjeuner par exemple.
- Mais Monsieur ce sont des propos vraiment déplacés ça. Vous êtes à la limite du colonialisme là en plus...
- Ah ça... ben c'est certain. Au moins le monde tournait rond à l'époque des colonies.

Bref, je le laisse refermer la porte de la cellule. Le soir arrive et la relève fera qu'on ne le verra bientôt plus pour quelques heures. De nouveaux geôliers arrivent. Dont « Pétunia », un gardien noir, que d'autres camarades me diront plus tard qu'il est d'origine antillaise. Ce gardien est vraiment sympathique, autant dans son regard, ses mots que ses attentions pour l'accès aux WC par exemple. Sur son épaule, il a un écusson « maison » : une licorne arc-en-ciel surimprimée de « Forces de l'Ordre ». Pour moi, je n'arrive pas à m'en défaire, ça sent le bizutage.

Je demande à Pétunia vers 20h peut-être où ils en sont pour mon traitement médical. Il ne sait pas et va se renseigner. Ce n'est pas lui qui revient.

- Nous n'avons rien pour vous, le (sic) médecin n'a rien laissé.
- Mais j'ai droit à mon traitement, j'ai une ordonnance !
- Nous n'avons rien pour vous.
- Je suis un malade chronique, avec une prescription pour prendre des médicaments le soir, et je risque une crise cette nuit.
- Vous allez survivre. Si vous ne supportez pas la pression, on appellera le 15...

Cling Clong. Retour à l'expéditeur. La porte est fermée. Bonne nuit.

9 Prolongation de 24h

Mais avant ces délicates expériences policières, vers 18h, en fin de service, Paulette sort, ainsi que les deux camarades paysans. On comprend Dan, Mich et moi, qu'on est partis pour la nuit. Les OPJ sont rentrés chez eux, et nous on reste là, avec nos couvertures de survie.

On essaie de comprendre. Est-ce une différence de traitement pour des raisons d'enquête, de vengeance, d'indices compromettants ? En fait il semblerait juste qu'il fallait faire de la place pour la nuit dans les geôles, afin de permettre l'entrée de nouveaux gardés à vue... Et que dans notre bande de révolutionnaires, ils aient juste choisi de garder les plus récalcitrants. Comme nous n'avions tous « rien à déclarer », la seule manière de nous discriminer administrativement, c'est ceux qui ont refusé la signalétique versus ceux qui ont accepté. Ces dernières sortent, les autres restent. Ça sent la prolongation de GAV ça.

A Sainte-Soline 2 nous avons bien compris que la tactique c'était que nos mutilations soient notre punition. Ici notre GAV risque d'être notre seule punition, tant ils n'ont rien contre nous, alors autant la faire durer.

C'est parti pour une nuit en cellule. Finalement nous avons mis une ambiance sympa dans la cellule. Tout le monde est cool, et on s'endort dans un même élan, chacun faisant attention à chaque mouvement de doigt de pied pour éviter de faire hurler les couvertures de survie. Au cours de la nuit, je fais une petite crise, que j'arriverai à gérer (merci à Mich pour son soutien opérationnel). Pour

éviter de gêner mes co-détenus super calmes et respectueux, je ne demande pas d'appeler le 15. J'aurais peut-être dû...

Le lendemain, après un petit déjeuner composé de deux micro-biscuits et d'une brique de jus, et à une heure de l'échéance du premier round : « Monsieur Castor ? Votre garde-à-vue est prolongée de 24h. Ceci est votre notification. » Pas un papier présenté, rien, contrairement à Dan et Mich. Je reste.

10 Scandale pour un traitement médical

Après cette notification, je me sens d'attaque pour péter mon scandale. Je veux mon traitement.

Je braille alors de 9h à 11h, dès que la porte s'ouvre, dès que quelqu'un de la cellule part en audition ou va aux WC. J'hurle mes droits. Je les traite de tortionnaires, qu'ils m'infligent un traitement inhumain et dégradant, que je veux voir mon avocat, la médecin, mon OPJ, la terre entière (et un p'tit entretien avec Macron ou Darmanin, j'aurais des trucs à leur dire, remonté comme je suis). Ils ne peuvent me priver de mon traitement médical. « Habeas Corpus ». Je suis maître de mon corps. Ils n'ont pas eu mes empreintes digitales ni mon ADN, qu'ils ne touchent pas à ma santé !

Vers 11h finalement, un agent arrive avec mon traitement. Il tient une pilule hors de son emballage à même la paume de sa main nue. Je lui fait remarquer l'incongruité du geste. Il n'est pas infirmier à ce que je sais. Il n'est pas habilité à donner des traitements médicaux de la sorte. Je veux rester maître des médicaments que je m'administre moi-même. C'est vraiment le monde à l'envers ici. En plus l'agent se moque de moi, même s'il le fait modestement, car il voit bien que ça ne me fera pas rire du tout. Il finit par me ramener la boîte...

Bref, à 11h30 je vois mon avocat. Il me dit qu'il y a sans doute un vice dans la procédure de GAV, lié à l'absence d'accès aux soins. Il me dit que la prochaine fois il faut que je demande à avoir accès au 15 durant la nuit. Sinon, sur le fond, le dossier lui semble vide. Ils nous gardent pour nous punir d'exister et de penser.

À 14h environ, j'ai droit d'aller voir la médecine légiste de la veille. Elle m'indique que son ordonnance stipulait bien que je devais avoir

accès à mon traitement la veille au soir. Elle me précise qu'elle avait bien conditionné la tenue de ma garde-à-vue à l'accès à mon traitement. Elle semble particulièrement offusquée que ses consignes n'aient pas été respectées, surtout avec la prolongation de ma garde-à-vue de 24h.

11 Nouvelle et dernière audition

Durant cette prolongation de 24h, hormis le ramdam concernant mon traitement médical, il ne se passe rien de notable. On rencontre de nouveaux détenus. On apprend que le chef de poste a servi pour Bokassa, qu'il regrette ces petits déjeuners apportés par des « petits noirs » au Congo, au Zaïre reprend-il. Et les gardiens se permettent de tutoyer les noirs, quand ils vouvoient les blancs. Banal en somme.

Et puis, entre deux chants révolutionnaires détournés qui émanent vaguement de la cellule des femmes, vers 15h30 peut-être, Digitale (mon OPJ) vient me chercher en cellule. « M. Castor, vous me suivez ? C'est pour une nouvelle audition. »

De retour dans son bureau, après 14 portes à passer et les « merci » afférant :

- Vous me confirmez les déclarations que vous avez faites hier ?
- Je confirme que je n'ai rien à déclarer.
- Sérieusement, vous me faites perdre mon temps. Je vais vous poser les mêmes questions que nous avons vues ensemble hier...
- Excusez-moi Madame, mais c'est moi qui suis gardé-à-vue sous contrainte, je pense perdre un peu plus mon temps que vous, qui êtes payée par mes impôts pendant ce temps-là.
- Vous êtes un peu lâche en fait. Vous revendiquez dans la rue vos convictions politiques, mais quand il s'agit de les défendre en audition, vous n'avez plus rien à dire.
- Je n'ai en effet rien à vous déclarer.

- Comme d'habitude quoi. Et si je vous repose mes questions vous n'aurez toujours rien à déclarer ?

- Je n'ai rien à déclarer

- Ok bon, je vais éviter de perdre mon temps.

Pendant qu'elle imprime le PV d'audition, je prends le temps d'admirer le poster syndical (Alliance bien évidemment) qui trône dans son bureau, ses cartes Pokemon punaisées derrière son siège, les dessins de ses enfants, un drapeau français matérialisé par des aimants sur tableau blanc... Une fonctionnaire presque comme les autres, disons juste avec l'affichage syndical facho en plus.

Et depuis les couloirs je les entends dérusher les vidéos de la veille. Ça me donne la fâcheuse impression que si j'avais été aussi nouille qu'elleux, je n'aurais jamais pu garder un job bien longtemps.

Bref, 14 mercis, retrait de mes chaussures et de mes lunettes, couverture de survie, cellule...

12 Je sors ce soir ou j’y repasse une nuit ?

Et puis l’après-midi n’en finit pas de s’étirer. On parle du métier mal nommé d’exploitant forestier avec Mich. On continue nos petites formations. On fait la sieste aussi, maintenant qu’on a plein de temps.

Jack, un co-détenu arrivé dans la nuit pour deux vols à l’étalage en une semaine pour 500€, n’arrive à comprendre ni « comparution » ni « immédiate », ce qu’il risque le matin suivant. Mich lui fait une simulation de procès, qu’il saisisse les enjeux. Je lui rappelle qu’il faut qu’il se tienne droit, qu’il est un être humain et qu’il peut en être digne. Le pauvre est accroc à la fumette de Cocaïne, il y passe tout son RSA, et passe en mode survie dès le 5 du mois, contraint à des larcins pour manger.

Patrick, un autre co-détenu, noir, finit par sortir après environ 35h de garde-à-vue. « Hey Patrick. Réveille-toi. Tu sors. Mais bouge toi le train, c’est bien ce que tu voulais, sortir, non ? Roooh, c’est tous des fénéants, c’est fou ça. » Il doit être 17h30 peut-être, les OPJ doivent vouloir aller boire l’apéro, et purgent donc les cellules pour laisser la place aux entrées de la nuit.

Et puis vient le tour des camarades. Mich sort en premier de nous trois. Dan ensuite retrouve l’air libre. Puis c’est le tour d’autres co-détenus. Et moi je reste planté là. Je me dis qu’ils veulent me faire payer le max, et je m’apprête à y passer une nuit de plus dans cette cellule. Bon, l’ambiance y est moins fraternelle, mais les co-détenus sont quand même avenants. Ça va le faire...

Et puis finalement vers 18h30, « M. Castor, debout, vous sortez ». Et moi je me dis « naaan, enfin ! Vite une clope et une bière ! ». Pour

sûr la liberté aura changé de goût après cette expérience. Du moins la captivité a une odeur, j'espère que ça va le faire dehors pour les autres...

Comme on dit « Seules les personnes qui ne se bougent pas peuvent ignorer la longueur de leurs chaînes ».

Alors que la sortie du commissariat est un vrai labyrinthe, où on me laisse seul, paf je me retrouve dans la nuit de la rue. J'entends alors les applaudissements et les cris des camarades, des copaines, de l'autre côté de la rue. Le poing levé je traverse. Aaaaah tout le monde est là. Des camarades du rond-point, mais aussi des camarades du syndicat (iels ont été prévenues, incroyable!), des copaines de par chez moi, à plusieurs centaines de kilomètres. Et c'est Paulette qui m'offre une bière. Juste à côté, c'est Gérard (sa compagne, je rappelle) qui est là. Elle s'est faite un sert-tête avec sa couverture de survie et des fleurs avec le PQ... iels vont bien ensemble ! Ahah.

Je remercie tout le monde, essaie de prendre le temps dans chaque petit groupe... comme chacune d'entre nous quoi. Wow, c'est beau cette solidarité. Une clope, un nouveau tour de tout le monde, et c'est parti. Salut Mich, salut Dan. Je rentre avec Paulette, Gérard et une autre co-détenue. On pue, mais on est libres. Et dans la poche, une simple ordonnance pénale :

On nous propose d'être jugé sans juge, sur simple réquisition du Procureur, dans quatre mois. Elle est belle la justice. Il faut dire que l'unique accusation retenue est « entrave à la liberté de circulation ». La blague. 33h de garde-à-vue pour le délit de manifestation sur la voie publique. On tourne à l'envers. Et c'est pas la gloire non plus, et c'est tant mieux.

Heureusement qu'on a fait le plein d'amour et de copaines. Heureusement que j'ai tenu sur les empreintes et l'ADN. Ça m'a permis de garder la tête haute, et sans ça il m'aurait été très difficile de rester digne face aux autres soumissions qui m'ont été imposées. Je me suis senti libre malgré mes entraves, dans cette cellule, avec ma petite statue intérieure.

Et puis, désobéir alors que je me suis fait arrêter pour désobéissance politique, c'est plutôt un joli pied de nez question liberté !

Après quelques heures de route sous la grosse pluie, nous finirons au milieu d'un concert improvisé, qui se tient régulièrement, entourés d'amis de Gérard et Paulette.

Bientôt le retour à la maison, mes chiennes, mes proches... et ma dignité conservée. J'espère que personne n'a trop paniqué quand même. On se fait souvent tant d'idées sur cette épreuve méconnue.

13 Postface : Quelques idées tactiques pour être moins démuni·es pour la suite

Voici, quelques billes pour moi, pour la suite... qui pourront vous être également utiles, peut-être :

- Tenir à jour mes garanties de représentation (pour éviter la détention préventive), penser à ajouter mes échéances d'emprunt (susceptible de provoquer une adhésion de classe?), tous les deux mois, même si je n'ai rien au programme qui puisse m'amener à être détenu en GAV.
- Mieux informer mes proches des bonnes pratiques à suivre en cas de GAV (en l'occurrence suivre les instructions que j'aurais laissées avec mes garanties de représentation, dont sortir mes terminaux et supports numériques de la maison dès que possible, et contacter mes réseaux de soutien potentiel), mieux les informer sur la GAV elle-même pour éviter tout effet de panique.
- Envisager l'usage d'une identité imaginaire quand les faits reprochés sont aussi légers, en effet au moins deux camarades sont sorties sous identité imaginaire, donc convoquées pour leur ordonnance pénale sous X.
- Continuer à esquiver / refuser les prélèvements d'empreintes (« signalétique ») et d'ADN, sans hésiter, et s'y préparer.
- En aucun cas cette expérience ne doit me réfréner, ils n'auront pas ça de moi, ils n'auront rien.

Récit d'une première garde à vue politique, banale mais singulière, faisant suite à une mobilisation signée par les Soulèvements de la Terre, première après le camouflet de Darmanin, alors Ministre de l'Intérieur, face au Conseil d'État dans son souhait de dissoudre ce mouvement.

On y découvre cette garde à vue à travers les yeux naïf que l'on peut avoir lors de « sa première ». On y fait l'expérience, peut-être, par empathie, de ce à quoi nous serons tous et toutes confrontés, un jour ou l'autre, si on veut se donner des chances de sortir du pétrin... ou disons du béton.

Une histoire de Père Castor

Version du 22/12/23 à 16:17

castorman